
Avec les enfants de Sarajevo

Zarina Khan

*"Parce que, pour moi, l'école est le lieu où la vie se construit,
garante d'un lendemain possible,
parce que l'enfant est pour moi celui qui pourra, par-delà les erreurs
des adultes,
par-delà les conséquences de nos propres égarements,
rectifier le cours des sociétés futures,
je me suis tournée, à Sarajevo, vers les jeunes et les enfants."*

Philosophe, écrivain et metteur en scène de théâtre, Zarina Khan défend à travers ses ateliers d'écriture et de pratique théâtrale en milieu scolaire le droit à l'expression de l'enfant. Elle a créé en septembre 1994 à Sarajevo, avec des enfants de 7 à 12 ans, un spectacle intitulé "L'Histoire du Cosmos". Ces enfants sont actuellement en tournée dans plusieurs écoles de Sarajevo. Elle a créé, en 1993, avec 14 jeunes de Sarajevo, "Le Dictionnaire de la vie" qui a été, depuis, monté par des lycéens de 70 villes de France et d'autres pays et traduit dans plusieurs langues. Le groupe théâtral du "Dictionnaire de la vie" de Sarajevo sera en tournée en France de janvier à mars 1995. Elle raconte, ici, l'essence de cette expérience théâtrale et humaine.

Dans tous les conflits armés, les enfants sont les premiers à subir l'impossible, l'impensable et qui pourtant se passe. A Sarajevo, les enfants ont la triste place d'être tout à fait "privilegiés". Jamais une guerre n'a autant mis les enfants en

valeur comme cibles. Le plan d'agression des Serbes extrémistes "les tchetniks" leur réserve une place tout à fait particulière: ils sont les premiers à devoir être détruits. Parce qu'ils sont l'avenir, parce que leur perte, plus que tout autre, va affecter le moral des parents et donc des troupes bosniaques. Enfin, non seulement il faut les éliminer mais de plus, les remplacer par des enfants "serbes" et donc multiplier les mères porteuses d'enfants engendrés par les viols systématiques des soldats de l'armée serbe sur les femmes bosniaques. Les "snipers" eux aussi privilégient les enfants et déploient une grande ingéniosité à les toucher en plein jeu. Depuis le début de la guerre, les médias ont égrené les nouvelles de ces enfants, morts tandis qu'ils faisaient de la luge, morts tandis qu'ils jouaient au ballon, morts tandis qu'ils riaient et se poursuivaient dans la cour de récréation. Les écoles ont été méticuleusement bombardées. Un médecin anglais qui travaille régulièrement dans les hôpitaux bosniaques, m'a révélé que les "snipers" s'entraînaient à toucher les enfants au niveau des reins, dans un axe très précis pour occasionner des blessures dont ils savent qu'elles sont incurables... La cruauté est à son comble et les enfants sont l'enjeu numéro un du plan des serbes extrémistes.

Même si les enfants de Sarajevo n'en sont pas totalement conscients, ils sentent bien, à travers le comportement des parents, qu'ils sont gravement en danger mais aussi qu'ils doivent rester en vie pour maintenir l'avenir vivant. Immense responsabilité: *"Ma vie n'est pas seulement ma vie. Elle est le maillon indispensable de la chaîne de l'avenir"*. Pourtant, le réflexe sincère est d'avouer l'incapacité à imaginer l'avenir. Edis, 16 ans, m'écrit *"j'ai perdu mon avenir"*: *"I have lost my futur"* et Timur, petit garçon de 8 ans qui a dû quitter son village pour se réfugier à Sarajevo chez son oncle, lorsque je lui demande quel est le message qu'il veut adresser aux enfants d'Europe, loin d'appeler au secours ou de se référer à sa propre souffrance, déclare: *"Je vous souhaite que la guerre ne vous arrive jamais, qu'elle vous épargne. Faites bien attention à ce qu'elle n'arrive pas chez vous. Jamais"*. Comme si, pour les enfants, les dés étaient jetés, définitivement, et que leur espoir repose désormais sur la vie des autres. *"Souvent je pense aux jeunes qui dansent, qui mangent, qui peuvent regarder des films parce qu'ils ont de l'électricité..." me dit un adolescent de Sarajevo...et je suis heureux pour eux et cela me*

fait du bien d'imaginer leur insouciance, pareille à la mienne, avant la guerre et je voudrais qu'eux, ils ne la perdent jamais". Au comble de la cruauté, l'enfance répond par la plus grande des générosités.

Pourtant, les adultes à Sarajevo se battent pour préserver l'idée d'un avenir, et sont prêts, pour le construire, à risquer la vie même de leurs enfants. J'ai vu, depuis un an, le petit Timur partir tous les matins à l'école primaire; bombardements et "snipers" ne l'arrêtent pas. Comme ses camarades, il se rend à l'école, dans ces écoles de guerre, improvisées ici ou là, au rez-de-chaussée d'une maison, dans un appartement (j'ai même vu une petite classe se réunir dans un ancien cabinet dentaire...), sans eau, sans électricité, souvent sans crayons, avec quelques rares cahiers, qu'on partage. Sa mère le regarde partir et tous les matins elle le regarde, comme si elle n'allait plus jamais le revoir. Quand je lui demande pourquoi Timur va à l'école malgré le danger, elle n'hésite pas dans sa réponse: *"Il ne faut pas rater l'école, surtout pas. C'est là que l'enfant grandit dans sa tête. Si son corps grandit tout seul, il sera invalide mentalement, et à la fin de la guerre, il ne faut pas être en retard"*. Il ne faut pas être en retard sur la vie, même s'il faut pour cela risquer sa vie tous les jours. Il faut continuer à construire demain, même si aujourd'hui se perd dans le bruit de la guerre. La mère de Timur à son tour, se rend à son "travail". Elle était employée dans une banque. La monnaie du pays s'est désintégréée et n'a plus de sens, mais Saada se rend tous les matins à son bureau et reclasse de vieilles archives pour gagner les 2 deutschs marks symboliques qu'elle touchera à la fin du mois, qui ne lui permettront même pas d'acheter 100 grammes de café mais qui l'aident à garder la raison. L'école pour les enfants, le travail pour les parents demeurent les repères essentiels, temporels et humains, les derniers remparts contre la folie.

Les enseignants, instituteurs comme professeurs de lycées et d'université, sont indéniablement les héros discrets et persévérants de Sarajevo, ceux qui tentent, sans relâche d'organiser la vie des enfants et des adolescents, en perpétuant l'apprentissage des connaissances mais aussi en donnant à la journée un rythme "normal", un cadre qui permet de tenir la peur à distance.

Petits princes porteurs d'eau

Mais l'école n'est pas l'unique sortie des enfants. Nombreux sont ceux qui participent activement depuis trois ans aux corvées d'eau. Ils portent ce qu'ils peuvent porter, selon leur taille, un ou plusieurs jerricans d'eau. Avant d'aller à l'école, vers 6 heures du matin, Timur se rend avec son oncle au point d'eau le plus proche de la maison. Il a, lui, la chance d'avoir une petite poussette improvisée, construite avec des tendeurs et des petites roues de vélo. A l'aller il joue avec, à la voiture, à la moto et s'amuse à prendre de la vitesse, accompagnant sa course de vrombissements. Au retour, il est chargé et se concentre pour pousser son engin, en évitant de perdre une goutte de l'eau précieuse. A l'arrivée, il est fatigué et fier. Il participe à la vie de la maison. Cette fierté, les enfants de Sarajevo la cultivent. Même quand ils habitent dans les nombreuses tours de la ville, privées d'électricité, donc d'ascenseurs et qu'il faut, aux petits porteurs d'eau, escalader 15, 17 étages, avant de déposer leur fardeau. Je ne les ai jamais vu se plaindre, gémir, quémander, parler de leur faim, de leurs douleurs. Je ne les ai jamais vu se jeter sur la nourriture quand elle leur était offerte; il fallait insister auprès d'eux pour qu'ils prennent un fruit sec, une tartine, un bonbon. Alors, délicatement, ils mangent, ils savourent, et ils remercient, dignement. Avec cette dignité profonde de l'être humain que rien ne ramènera jamais à l'état de bête, cette dignité que les mères de Sarajevo leur inculquent, par leur comportement hors du commun: femmes minces et puissantes, maquillées, élégantes, aux cheveux propres et coiffés, aux ongles vernis dont la féminité défie l'inquiétude et l'horreur. Comme ces femmes tiennent à leur image de femmes, les enfants tiennent à leur image d'enfants. Parfois, en les regardant apprendre, appliqués, concentrés, ou jouer aux heures de récréation, je me suis surprise à penser qu'ils accomplissent tous ces gestes d'enfants, le plus "normalement" possible, comme s'ils savaient l'importance de ces gestes pour les adultes, comme si leur tâche était de rester, coûte que coûte, des enfants... pour rassurer les grands.

Responsables de la vie, du lendemain, et fiers de l'être, c'est le sentiment de ces petits princes de la ville, un peu pâles, un peu plus calmes que les autres enfants mais certains qu'ils ont un rôle à jouer et pas des moindres: celui de garantir que "demain" sera vivant.

Le dictionnaire de la vie: des adolescents à Sarajevo

Un seul message m'a précédée à Sarajevo, adressé à une lycéenne: le désir d'un metteur en scène français de faire du théâtre avec des élèves de plusieurs lycées différents.

Le 1er octobre 1993, lorsque je me rendais au lieu prévu pour notre rendez-vous, je ne savais rien, ni qui ils seraient, ni combien. Tandis que je marchais, un obus est tombé dans la rue voisine et tout à coup, j'ai pensé qu'il n'y aurait personne à cette rencontre de Théâtre, j'ai mesuré brutalement le risque que constituait cet atelier qui devait durer 5 jours... J'ai tourné le coin de la rue: un groupe se détachait, filles et garçons de 15, 16, 17 ans, incroyablement présents, et à leur sourire, j'ai compris que eux non plus ne croyaient pas que je viendrais.

Au cinquième jour, "Le dictionnaire de la vie" est né au Kamerni Théâtre, à l'Académie des Beaux-Arts de Sarajevo et dans la salle du Seljo; trois représentations pour un millier de spectateurs émus, régénérés par le message d'une jeunesse qui est passée par-dessus la haine et la violence pour explorer sans détours les valeurs universelles de la vie.

Depuis, le texte théâtral a accompli, au-delà de mes espérances, le rôle que j'en attendais: il a tissé des liens entre les jeunes de Sarajevo et ceux du monde. Monté dans 70 villes de France traduit en espagnol, grec, polonais, slovaque, russe, arabe, finnois, suédois, et rom, il parcourt le monde et consolide chaque jour davantage le pont de la pensée qui défie les extrémistes, les nationalistes du monde entier. En juin dernier, la Tunisie a porté "Le dictionnaire de la vie" dans une tournée méditerranéenne. Et qui s'étonnera, aujourd'hui, d'entendre de jeunes Tunisiens fredonner une chanson bosniaque qui dit: *"Si je meurs jeune, plante sur ma tombe du*

romarin, ne fais pas de grands discours. Je suis amoureux de la vie et la mort m'emportera en un instant..."

Depuis, la troupe du "Dictionnaire de la vie" est devenue une troupe de théâtre professionnelle et organise ses tournées dans les lycées de Sarajevo. Je les revois régulièrement là-bas. Ils m'écrivent: *"Quand je pense, dans le noir de la nuit, que quelqu'un, là-bas, dans le monde lit ces mots que nous avons écrits, ces mots qui sont une partie de nous-mêmes, la meilleure partie de nous-mêmes, quand je pense que des garçons et des filles jouent, "parlent nos mots", les transmettent à d'autres, rient, pleurent comme nous, au rythme de nos phrases, je suis envahi d'une joie immense. Je sais que je ne suis plus seul. Mustapha"*

Le spectacle "Cosmos" a été créé à Sarajevo avec 70 enfants de l'école Mesa Selimovic et Cengic Villa en septembre 1994. Ces enfants, de 7 à 12 ans, présentaient des traumatismes liés à la guerre. Je leur ai proposé de travailler sur le thème du Cosmos, de façon à leur permettre de retrouver des repères dans l'ordre rigoureux de l'univers et de se réinscrire dans un ensemble.

Alors que "Le dictionnaire de la vie" avait été l'exploration d'une incohérence terrestre, le Cosmos allait offrir aux enfants la possibilité de "lever les yeux vers le ciel", de situer le désordre de la terre dans un ordre encore intact, et de prendre conscience de leur "rayonnement". Ils se sont jetés sur le sujet avec enthousiasme. Dîna, leur institutrice, jeune femme admirable de dévouement et les deux psychologues du programme m'ont suivie sans hésiter. L'histoire du Cosmos s'est élaborée en trois actes, chacun symbolique, de la problématique de ces enfants de la guerre.

Le deuxième acte de l'histoire du Cosmos a été suscité par l'effrayante définition d'une petite fille de 10 ans, Vildana: *"Je suis une étoile si petite que personne ne peut me voir avec ses yeux"*. Pour la première fois, je rencontre une enfant qui se définit comme ne voulant jamais être vue, comme n'existant pas pour les autres. A la suite de ce travail, j'ai demandé à l'institutrice de Vildana ce qui avait pu l'amener à cette définition anéantissante d'elle-même. L'explication est effroyablement simple. Les soldats sont entrés dans la maison de Vildana et ont tué tout le monde. Elle doit la vie au fait qu'elle était si petite qu'ils ne l'ont pas vue.

A l'issue de la création du spectacle du Cosmos, j'ai

demandé à "l'étoile si petite qu'on ne peut la voir avec ses yeux", ce que lui avait apporté ce travail. Elle m'a répondu: "*J'ai un petit rôle dans l'histoire du Cosmos mais maintenant, je sais que j'ai une place dans l'univers*". Et elle a levé les yeux vers le ciel. Merci, Vildana.

Zarina Khan

Publications récentes:

Les 7 contre Thèbes, Eschyle traduit par Zarina Khan, Volk Editions.

Souvenirs des tragédies disparues, Volk Editions.

Les Droits des enfants, Zarina Khan, Editions Nathan. Traduit en brésilien, italien et grec.

Le dictionnaire de la vie, Volk Editions- Cie Zarina Khan.

Un kit *Le dictionnaire de la vie* (Film vidéo réalisé par François Stuck, livre et C.D. sont en vente au profit des enfants de Sarajevo).

Compagnie Zarina Khan 6, rue des petites écuries 75010 Paris, Tél: 42466983 / 42090558, Télécopie: 42 051510.